

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Band: 17 (1865)

Artikel: Amand Gressly, le géologue jurassien
Autor: Bonanomi, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AMAND GRESSLY,

le géologue jurassien,

par M. J. BONANOMI. (*)

Mon but, en écrivant ces lignes, est simplement de rendre hommage à la mémoire d'un ami intime et de répandre en même temps parmi mes concitoyens le souvenir de cet ami bien cher, d'un homme dont le nom, uni à celui de Thurmann, restera dans l'avenir un monument de gloire pour ce Jura, notre patrie, que, tous deux, ils ont tant aimé, et pour lequel ils ont usé leur vie par l'étude des systèmes difficiles de la formation de nos montagnes, en y sacrifiant leurs longues veilles, leurs méditations profondes, leurs courses pénibles, leur fortune et leur santé.

Lorsque l'agriculture plus prospère, basée sur les notions bien comprises de la botanique et la sylviculture perfectionnée feront l'honneur de nos vallées et de nos forêts; lorsque la vapeur se précipitera, rapide comme l'éclair, dans les profondeurs de Pierre-Pertuis, entraînant après elle, dociles à son commandement suprême, ces lourdes machines qui, comme les éléphants de Pyrrhus, auraient fait reculer les maîtres du monde, alors qu'ils reliaient Aventicum à Augusta Rauracorum par la route qui a survécu à leur puissance;

(*) Le temps consacré aux travaux ne permit point à M. Bonanomi de donner lecture de cette notice à la séance générale de 1865, mais ces pages dictées par l'amitié ont leur place marquée dans les *Actes* d'une Société, dont Gressly était une des personnalités les plus notables et le plus illustre représentant de la géologie depuis la mort de J. Thurmann. Cette notice, écrite sous la dictée du cœur, offre sans doute des lacunes; nous renvoyons les lecteurs, pour plus amples données, à la nécrologie publiée par M. Lang dans les *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, de 1865, et à l'article que M. Bachelin a consacré à Gressly dans le *Musée neuchâtelois*, en 1866.

lorsque les Rangiers seront vaincus ; lorsque l'Erguel touchera l'Ajoie, les Jurassiens viendront un jour aux bords de la Birse aux comices de la paix, de l'industrie et de la concorde. Là, au milieu de la plaine fleurie, les jeunes gens élèveront un autel avec les marbres de nos carrières et les blocs de nos minerais ; les jeunes filles le décoreront avec la nielle, le bluet, le coquelicot, la pensée de nos champs luxuriants ; les écoliers apporteront les orchidées de nos combes, l'alchimille de nos gras pâturages, les saxifrages et les primula de nos rochers ; un poète sortira de la foule, et ses vers nous rediront la gloire et les vertus de Thurmann, l'auteur de la *Phytostatique et des soulèvements du Jura* ; puis le barde jurassien entonnera le *Chant de Gressly*, et un immense écho, répercuté par toutes nos montagnes, fera retentir ce refrain bien connu :

Gens de Porrentruy, de Moutier, de Courtelary,
Chantez avec moi le sauvage Gressly.

Amand Gressly est mort, dans la nuit du 13 au 14 avril 1865, d'une attaque d'apoplexie, à la maison de santé de la Waldau, près Berne, où il se trouvait depuis quelques mois pour soigner sa santé, considérablement délabrée depuis son retour de l'expédition du cap Nord.

Retracer complètement sa vie aventureuse, décrire l'activité scientifique qu'il a déployée depuis sa jeunesse est chose, si pas impossible, du moins fort difficile. Il faudrait des volumes, et je dois me restreindre dans les limites de quelques pages. Je me bornerai donc à redire rapidement la vie de l'ami et d'esquisser à grands traits les travaux qui ont placé le géologue jurassien au sommet de la science.

Né en 1814, à la Verrerie de Lauffon, Gressly passa paisiblement son enfance sous les yeux d'une mère douce et aimante qui entourait son fils très chétif des soins les plus assidus. Elle ne pensait guère alors que l'enfant qu'elle promenait aux bords de la Birse, était destiné à une carrière aussi glorieuse, mais aussi malheureuse que celle qui allait s'ouvrir pour Gressly ; la mère ne pouvait prévoir les vicissitudes sans nombre qui hérisseraient la vie de son enfant.

Dès son jeune âge, il fut destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, et c'est principalement pour développer chez lui le goût de cette vocation qu'il fut, ainsi qu'il me l'a dit bien des fois, placé à Lauffon chez le curé Mentelé, qui lui donna d'excellents principes de langue latine, mais qui aussi le soumettait à une foule d'exercices religieux, lesquels probablement ont jeté dans sa jeune organisation le germe de ce penchant au mysticisme qui ne lui a été que trop fatal par la suite.

A 13 ans, on le conduisit au collège de Soleure, où il ne tarda pas à éclipser tous ses camarades par la facilité avec laquelle il saisissait et appliquait les problèmes les plus embrouillés des mathématiques et surmontait les difficultés les plus ardues des éléments du grec et du latin.

A cette époque, le collège de Soleure, loin d'être sur un aussi bon pied qu'à présent, possédait déjà un savant, le professeur Allemann, qui s'occupait beaucoup de botanique. Ce fut le premier maître de Gressly. Voici comment un journal de Soleure, le *Solothurner-Landbote*, s'exprime à cet égard : « Allemann, désirant se composer un herbier, organisait des promenades avec les élèves, et Gressly était un des plus assidus. Son goût se développait de jour en jour ; il collectionnait des plantes, des minéraux, des insectes, et chaque fois qu'on sortait pour une excursion, il revenait avec les poches pleines de toutes sortes d'objets d'histoire naturelle qui étaient pour lui de véritables trésors. »

Gressly, cependant, ne négligeait pas l'étude des langues anciennes, pour lesquelles, en sortant de l'établissement, en 1831, il avait la première note. La composition de sortie avait pour sujet la fabrication du verre à la verrerie de Lauffon, et elle était écrite en vers ! ! !...

Chose surprenante ! était-ce un présage déjà du sort qui l'attendait ? Il était incontestablement le premier de tous ses condisciples, et le sort voulut qu'il n'eût aucun prix.

De Soleure Gressly fut placé au lycée de Lucerne, qui comptait alors au nombre de ses professeurs le célèbre père Girard, enseignant la philosophie, et Baumann, qui, nommé

tout récemment à la place du poëte Erauer, était venu donner un nouvel et puissant essor à l'étude des sciences naturelles. Elève de Ocken et de Schelling, Baumann avait le défaut d'introduire dans son mode d'enseignement un plus grand nombre de considérations purement philosophiques que d'inductions pratiques; de là ses contradictions avec le père Girard et la création de deux partis opposés parmi les élèves : « les girardistes et les baumannistes. » Il va sans dire que notre ami se trouvait parmi ces derniers. Son goût pour les collections ne fit que s'augmenter à Lucerne, et ses excursions, qui n'avaient lieu d'abord que dans l'Unterwald, s'étendirent bientôt au Gothard, où souvent il passait plusieurs jours de suite et n'en revenait qu'exténué de fatigue et les habits déchirés; ce qui, du reste, lui arriva plus d'une fois par la suite.

Gressly ne resta qu'une année à Lucerne. Ses parents ne pouvaient abandonner l'idée d'en faire un prêtre, et, pour eux, l'esprit qui animait le lycée de Lucerne était trop libéral; il importait de le corriger par l'air qu'on respirait à Fribourg, où les Jésuites étaient alors tout puissants. Le jeune homme y fut envoyé, mais il fut bientôt constaté que les Révérends Pères et lui ne pouvaient se convenir longtemps. Ces derniers ne voyaient pas de bon œil se développer en lui cet amour de l'étude de l'histoire naturelle et faisaient leur possible pour l'en détourner. Mais le malin étudiant se vengea par un tour de sa façon. C'était la coutume que les Pères faisaient, à l'improviste, la visite des meubles des élèves qu'ils soupçonnaient de lire des livres non autorisés. Gressly prévoyait pareille visite, et il se prémunit. Un jour, pendant son absence, le Père préfet se fit ouvrir tous les meubles, et avisant une certaine cassette dont il suspectait le contenu, il en fit sauter la serrure, l'ouvrit et — *horresco referens* — la trouva pleine de grenouilles, de lézards, crapauds, serpents vivants et autre charmante vermine. Les captifs délivrés reçurent le pauvre Père d'une manière tellement agréable, lui témoignèrent leur joie par des coassements si doux et des sifflements si gentils, qu'il referma bien vite la cassette et se précipita hors de la chambre

comme si le diable en personne lui était apparu au milieu des hôtes de Gressly. Notre ami ne resta qu'un an à Fribourg ; plus tard il ne parlait qu'avec répugnance de cette année perdue pour lui.

De retour à la Verrerie, Gressly fut de nouveau supplié par sa famille d'embrasser la carrière ecclésiastique ; mais n'ayant pu s'y résoudre, on décida qu'il irait à Strasbourg pour y étudier la médecine. Mais, comme la langue française ne lui était pas encore assez familière, il voulut faire précéder ses études médicales d'un séjour à Porrentruy. Là, il suivit plusieurs mois comme auditeur les cours scientifiques supérieurs, et eut pour professeur des sciences naturelles M. Thurmann, qui s'était déjà acquis un nom comme géologue. Il fit encore dans cette ville la connaissance de M. X. Péquignot, alors un des rédacteurs de l'*Helvétie*, et qui fut toujours pour lui un conseiller bienveillant et un ami dévoué. Cependant la mauvaise réputation de philosophe, qui déjà de Lucerne l'avait accompagné à Fribourg, n'avait pas tardé à le suivre sur les bords de l'Allaine, et il fut publiquement accusé d'irrégion, parce qu'il se permettait de substituer à son livre d'heures le chef-d'œuvre de Fénelon, *Télémaque*, qu'il lisait à vèpres.

Enfin, tous ces petits désagréments de collégien eurent leur terme, et en 1835 il prenait définitivement ses inscriptions comme *studiosus medicine* de l'Université de Strasbourg.

Là, les savantes leçons de Voltz et de Thirria développèrent en peu de temps chez le jeune étudiant ce génie qui le plaça par la suite au premier rang des savants de l'Europe, et qui — disons-le avec douleur — le fit descendre bien souvent dans la misère la plus affreuse ! Car Gressly ne vivait pas pour lui ; tout entier à la science, le feu sacré le consumait en l'exaltant ; il négligeait les détails les plus simples, les plus ordinaires de la vie, pour classer dans l'immensité de son esprit ces conceptions si vastes, ces théories si justes, qui ont fait l'admiration de ses contemporains et porteront son nom à la postérité.

Limiter sa passion pour l'histoire naturelle à l'étude de la médecine était chose impossible pour lui : il fallait un champ

plus vaste à ses méditations, à ses recherches, à ses observations. Au bout d'un an, il revint à la Verrerie, et pendant que Thurmann, à Porrentruy, étudiait le Jura bernois pour en décrire les terrains et donner le jour à son *Essai sur les soulèvements jurassiques*, Gressly se mettait avec zèle et opiniâtreté à l'œuvre ; une collection admirable de fossiles jurassiques (1) recueillis dans sa chère vallée de Lauffon et dans les montagnes des cantons de Soleure, d'Argovie et de Bâle-Campagne, devenait la base de son célèbre ouvrage *sur le Jura soleurois*, qui, d'après Vogt, de Genève, est encore aujourd'hui le principe sur lequel s'appuient tous les travaux traitant de la géologie de la chaîne du Jura.

Ses travaux scientifiques le mirent bientôt en relation avec le célèbre naturaliste Agassiz, de Neuchâtel, qui, reconnaissant bien vite le grand avantage qu'il aurait à s'attacher Gressly, l'engagea à se rendre auprès de lui à Neuchâtel, où il arriva en 1839. Les directions du savant professeur furent d'une utilité incontestable au jeune géologue, mais lui-même rendit de bien grands services à son maître. Car il était extrêmement commode pour Agassiz d'avoir sous la main un jeune homme qui, dans son enthousiasme pour la science, parcourait des semaines entières les vallées et les montagnes du Jura, se contentant de la nourriture la plus grossière, des gîtes les plus communs, et revenant toujours avec des charges de fossiles les plus intéressants et les plus précieux, qui, mis en ordre, classés, déterminés avec la plus grande facilité, dans son cabinet, par le professeur, formaient une des collections les plus complètes des terrains jurassiques, et à côté de cela d'une valeur numéraire dont malheureusement Gressly n'a guère profité.

Pendant l'année qu'il passa à Neuchâtel, il accompagna Agassiz, avec Desor et d'autres amis, au glacier de l'Aar, pour y étudier la théorie des blocs erratiques, et recueillir une masse d'observations atmosphériques d'un très haut intérêt.

Agassiz avait promis à Gressly de l'emmener avec lui en

(1) Déposée à Soleure.

Amérique ; mais il partit seul, emportant la belle collection dont nous avons parlé, qu'il vendit en Angleterre. Gressly fut tellement peiné de ce procédé qu'il en devint malade et que c'est à cette époque qu'il ressentit la première attaque de cette mélancolie noire qui dans la suite le reprit plusieurs fois et le retint alors à la Verrerie pendant deux ans dans un état déplorable et tout à fait voisin de la folie.

Gressly fit une révolution dans la science par la publication de ses théories sur la formation du terrain sydérolitique qu'il attribuait à des éjections volcaniques. Sa manière de voir se modifia par la suite, lorsque les belles découvertes du docteur Greppin, dans les dépôts du val de Delémont, lui eurent démontré que si vraiment on peut admettre une analogie presque complète entre nos bolus et les terrains qui se forment encore de nos jours en Islande, entre les pisolites de Carlsbad et notre minerai de fer, d'un autre côté la présence des fossiles caractéristiques découverts récemment doit faire admettre la provenance sédimentaire du terrain sydérolitique, tout en reconnaissant l'existence, à l'époque de la formation, de nombreuses éjections volcaniques.

Nous arrivons à l'époque où Gressly est consulté pour la construction des tunnels que nécessitent les voies ferrées ; mais ici je dois laisser la parole à M. le professeur Vogt, de Genève, qui, avec l'autorité de la science et de l'amitié, a si bien décrit toute la vie de Gressly dans un article paru dans la *Gazette de Cologne* et dont je crois utile de donner la traduction. Je reprendrai cette notice au moment où, chargé par M. Stockmar des études géologiques du tracé des chemins de fer jurassiens, Gressly revint au milieu de nous pour servir son pays et mourir bientôt à la tâche.

« Quel est le géologue qui, dans la période des trente dernières années, parcourant, le sac au dos, le marteau à la main, les courbes et les vallées du Jura suisse, n'a pas un jour aperçu sortant d'une marnière une figure d'aventurier, avec une barbe hérissée et sauvage, le front élevé, recouvert d'une forêt de cheveux crépus, de gros yeux dardant leurs rayons obliques

sous les gros verres de lunettes à moitié brisées, ce personnage pour répondre au salut du voyageur tirait du fond de son gosier quelques mots incompréhensibles, pour bien vite se remettre à plat ventre sur le sol, fouillant et grattant la marne grise dont il arrachait de temps en temps un objet informe qu'il caressait amoureusement de l'œil et finissait par enfouir dans une de ses larges poches, après l'avoir au préalable bien léché et lavé de sa propre langue. Et le paysan qui passait faisait à peine mine de mettre la main à son chapeau, mais il lui criait de tout loin : « Bonjour, Gressly ! déjà à la besogne ? » A ce salut une voix enrouée répondait laconiquement suivant les dispositions du moment, Gressly se levait et entamait avec le paysan une conversation dans le patois de ce dernier, ou bien continuait à gratter la terre sans plus faire attention au passant qui continuait son chemin.

» Chaque enfant, dans le Jura, connaissait Gressly. Dès sa jeunesse il parcourait les montagnes de la contrée, toujours fouillant, comparant, analysant. Les gens ne comprenaient pas le but de ses recherches, mais la patience, le zèle, l'ardeur avec lesquels il cherchait, leur imposaient. La plupart du temps il n'avait pas besoin d'argent : un chalet sur un pâturage, la maison du paysan au village étaient ses gîtes de préférence.

» Et, le soir, il triait ses pierres, ses huîtres et ses oursins, il transcrivait ses notes et, pour remercier de l'hospitalité qui lui était donnée, de son souper, composé de pommes de terre avec le petit verre d'eau-de-vie, ou de café avec un maigre fromage, il découpait des figurines aux enfants ; de ses doigts habiles, il déchirait dans une vieille gazette des chapellets de crapauds dansants, ou bien avec du pain trituré, des amandes, des noisettes, il pétrissait, taillait des singes, des chiens, des rats dont il complétait les formes et les membres avec des bouts d'allumettes.

» Bientôt sa parfaite et étonnante connaissance des localités et ses observations pratiques sur la composition des terrains le rendirent très utile aux gens de la campagne : à celui-ci il

découvrait une marnière, à celui-là il faisait trouver du sable, mettait un autre sur la voie d'une source cachée, à un autre encore il indiquait les terrains convenables à la culture de telle ou telle plante, et enfin il devenait le conseiller et l'oracle d'une foule de familles dispersées dans les nombreuses métairies des montagnes du Jura.

» C'est ainsi qu'on rencontrait Gressly mesurant les strates, escaladant les crêtes de rochers et remplissant ses carnets des observations les plus multiples, car il prenait note de tout, tous les faits naturels l'intéressaient, mais en particulier la géologie. Dans ces courses aventureuses, il va sans dire que les objets de première nécessité pour la toilette ordinaire lui faisaient défaut ; l'usage du peigne, du savon, de la brosse lui était à peu près inconnu, et si, d'après Liebig, on doit estimer le degré de la civilisation en raison de la consommation du savon, certes Gressly était à son échelon le plus bas.

» L'hiver interrompait les courses. Il arrivait alors à l'improvisite, chez n'importe quel ami à Porrentruy, à Delémont, à Neuchâtel, à Soleure ou à Olten. Toujours il se trouvait alors une dame charitable qui prenait soin de sa toilette (1), et des amis bienveillants qui lui faisaient déchiffrer et classer ses notes. Mais Gressly était l'homme de bonne humeur, et lorsqu'il se trouvait à la brasserie en bonne compagnie, il n'aurait pas voulu pour tout au monde faire à ses camarades le déplaisir de les quitter. C'est en vain qu'on l'exhortait d'introduire de l'ordre dans ses affaires et de la propreté sur sa personne ; si l'on parvenait à le ranger quelque temps sous ce qu'il appelait « la tyrannie, » il suffisait de 2 ou 3 heures de liberté pour en refaire un demi-sauvage.

» Mais ceux à qui il était donné de pénétrer sous cette enveloppe grossière, y trouvaient renfermé un cœur d'or. On avait

(1) Plaçons ici le souvenir de celle dont la belle âme s'est tout récemment et bien trop tôt envolée aux cieux dont elle était descendue pour apporter la charité sur cette terre.

Et puis une autre encore, pauvre mère de famille, qui lui raccommo-
dait ses bas et ses pantalons, lui lavait ses chemises, qui, pendant 17 ans, fut pour lui la meilleure des sœurs.

vraiment beaucoup de peine avec lui : ses manuscrits ressemblaient à l'auteur, les observations entassées, enchevêtrées les unes dans les autres, les conclusions souvent placées où elles ne devaient pas être, un chaos d'idées jetées au hasard et remplissant cinq ou six carnets délabrés. Desor, qui souvent avait la tâche de mettre l'ordre dans ce dédale, était quelquefois au désespoir de n'y pouvoir parvenir. A force de patience, les *Etudes sur le Jura soleurois* purent enfin voir le jour. On admire surtout dans cet ouvrage capital la manière claire dont l'auteur a su démontrer les relations des diverses chaînes entre elles, avec quelle justesse il compare la stratification des roches jurassiques et en établit le parallélisme avec celle des terrains des autres contrées ; on s'étonne de la facilité avec laquelle Gressly groupe cette multitude de faits géologiques observés dans leurs moindres détails pour en former le relief et l'architecture d'un grand massif.

» Ce premier travail rencontra une approbation générale. Partout, où n'importe quel ouvrage sur la géologie du Jura était en projet, Gressly était appelé et prié de donner son avis. Lorsque, dans les réunions de la Société fédérale des sciences naturelles, un membre quelconque venait d'exposer un système, de lire un travail sur les terrains jurassiques, le président ne manquait jamais de dire : « Et M. Gressly, que pense-t-il de cela ? »

» Ces connaissances des lieux et des choses devaient bientôt être mises en pratique.

» La construction du tunnel du Hauenstein, ce triste monument de la funeste vanité d'un ingénieur d'un mérite à part, cela est incontestable, fut enfin décidée. Gressly, chargé des études géologiques, se mit au travail avec ardeur : il étudia la stratification des roches, leur direction et leur inclinaison jusque dans les plus petits détails, et de cette connaissance approfondie de la surface, il déduisit la construction et la composition de l'intérieur de la montagne avec une telle exactitude que plus tard tous les résultats annoncés par lui se vérifièrent de la manière la plus admirable. Longtemps après l'achève-

ment du tunnel, il survint un procès avec la vallée que le chemin de fer parcourt pour se rendre à Bâle ; les travaux exécutés à l'intérieur de la montagne avaient coupé la source qui abreuvait cette vallée et en avaient dirigé les eaux vers le côté sud. La commission d'experts géologues qui fut appelée, après avoir étudié la question sous toutes ses faces, dut se convaincre que les coupes et profils de Gressly étaient les seuls vrais et rigoureusement exacts. Il n'avait fait aucun mystère de ses observations : il avait méconseillé la direction du tunnel, s'était opposé à sa pente unique vers le sud et avait averti de la présence des schistes inflammables dans lesquels éclata plus tard le terrible incendie qui coûta la vie à tant d'ouvriers. L'ingénieur Etzel, cela se comprend, ne pouvait pas le souffrir, parce que Gressly s'opposait à ses idées par des raisons que la suite vérifia de point en point. Rencontrant un jour le laborieux et consciencieux géologue enfoncé dans la marne au fond de la galerie. « Jetez-moi ce c....n dehors ! » cria-t-il aux ouvriers.

« Si le pauvre Gressly avait eu un équipage à quatre chevaux et lorgné de loin le tunnel, au lieu d'en constater toutes les couches, peut-être, disait un actionnaire, M. le conseiller supérieur des travaux public, de Etzel, aurait-il suivi ses conseils et épargné un petit million à la Compagnie.

» Malgré le mépris dont Etzel avait accablé Gressly, le Hauenstein avait prouvé de quelle grande valeur étaient ses études locales. Aussi, lorsqu'il s'agit du tunnel entre la Chaux-de-Fonds et Neuchâtel, Gressly fut appelé, et cette fois, ingénieurs et constructeurs courbèrent leur volonté et même leur expérience devant la science du géologue, qui établit à l'avance, à un mètre près, quelle sera l'épaisseur de la roche compacte, celle des schistes et celle des marnes ; il indique avec sûreté les sources intérieures qui peuvent par la suite être réunies et utilisées pour abreuver la métropole de l'horlogerie. C'est sur ses indications qu'on fixe les pentes, qu'on établit les cahiers des charges, qu'on fait les devis, et la coupe de Gressly, prise uniquement sur indications extérieures, ne

subit aucun changement de la plus petite importance par la construction du tunnel lui-même !

» Tout ce que nous venons de dire doit nous prouver que Amand Gressly est sans contredit le premier géologue du Jura, la plus haute autorité dans le domaine des terrains jurassiques.

» Mais là ne sont pas limités ses travaux.

» La fréquentation des ouvriers anglais au Hauenstein avait développé chez Gressly une passion terrible, qu'il fallut toute la patience et le dévouement de son ami, M. le professeur Desor, pour combattre. Celui-ci, avec un soin tout paternel, le prit chez lui, puis l'emmena en Italie aux bords de la Méditerranée, à Cettè, où l'amitié d'une part et le climat délicieux de l'autre ne tardèrent pas à opérer un heureux changement, et Gressly redevint l'observateur assidu d'autrefois. Il profita de son séjour près de la mer pour se livrer entièrement à l'étude de la vie des animaux marins. Bientôt il fut connu des pêcheurs, des matelots, des douaniers et de tout le monde, à Cette, aussi bien que dans le Jura bernois. Il avait établi sa ménagerie sur la terrasse de la maison qu'il habitait, après s'être procuré des bocaliers partout où il avait pu en découvrir. Son but principal était de rechercher le minimum et le maximum de l'eau salée, nécessaire à l'existence des huîtres et autres mollusques. Il était risible de voir avec quelle naïveté il invitait les amis qui le visitaient et même les dames à goûter le liquide salé de ses aquarium en miniature, dont la plupart étaient établis dans certains vases qu'il est inutile de nommer... Pour Gressly un pot était un pot.

» Quelle magnifique dissertation que ces Etudes que Desor a publiées dans son « Album de Combe Varin (1). » Dans un langage énergique dont une foule d'expressions et de tournures de phrases prises dans le dialecte de Soleure ont ravi plusieurs de nos amis philologues allemands distingués. Gressly décrit les conditions de la vie des animaux marins, sous le rapport des relations extérieures, de la formation du sel, de la fixation

(1) Maison de campagne de M. Desor.

des parties constitutives dissoutes dans l'eau de mer. C'est une œuvre vraiment classique, autant par la forme que par le contenu, à laquelle on n'a qu'un seul reproche à faire, qu'un seul regret à exprimer, c'est que la deuxième partie n'est pas achevée, parce qu'il manquait la voix qui chaque matin disait à Gressly : « Aujourd'hui tu écriras deux pages, tu reliras les » deux qui sont écrites et corrigées de hier et tu les copieras, » afin de pouvoir une fois terminer et publier. » Cette voix d'avertissement manquait parce que le service des chemins de fer du canton de Berne avait appelé Gressly dans le Jura pour y procéder aux études du tracé, et malheureusement le directeur des chemins de fer n'avait pas le droit de lui imposer le tuteur qu'il lui aurait fallu. »

J'interromps ici M. Vogt, en faisant remarquer que ce ne sont pas précisément les études géologiques du tracé des chemins de fer jurassiens qui ont interrompu Gressly dans la rédaction de la seconde partie de son travail sur les animaux marins ; c'est plutôt l'expédition scientifique du cap Nord.

Gressly travaillait chez Desor, lorsqu'arrivèrent les propositions du docteur Berna, de Francfort, qui préparait l'expédition dont nous venons de parler, et qui, désirant qu'elle fût du plus grand rapport possible pour la science, voulait s'entourer d'hommes compétents et surtout courageux.

Il fut convenu qu'on partirait en 1862, et Gressly, invité d'en faire partie et ne voulant pas manquer cette belle occasion d'étudier du nouveau et de comparer ses observations recueillies sur les côtes de la Méditerranée avec celles qu'il pourrait faire dans les fiords de la Norvège, se rendit à Francfort chez le riche et généreux Berna, où ne tardèrent pas à le rejoindre les amis qui devaient l'accompagner dans ce lointain et périlleux voyage. Parmi eux se trouvait le professeur Vogt, de Genève. Il y avait un peintre, des géologues-paléontologues, un botaniste, un chasseur, tous hommes robustes et dévoués, qui allaient affronter les périls d'une mer toujours tourmentée et les rigueurs de la température des contrées boréales, afin de doter l'Europe d'un recueil d'ob-

servations des plus importantes et intéressantes sur ces plages si peu connues.

J'ai publié dans le temps les correspondances que Gressly adressait à M. le docteur Greppin et à moi depuis la Norwége, le cap Nord et l'Islande.(1) On a pu y voir dépeint à chaque ligne le caractère de notre ami : science profonde, esprit de comparaison et d'observation développé au plus haut degré, et à côté de cela un amour fervent de la patrie ; car rien ne pouvait lui faire oublier ses chères montagnes du Jura et ces Alpes qu'il avait tant parcourues ; il retrouvait sous ces latitudes élevées les Diablerets avec leurs schistes mouvants, les horreurs des Surènes, les solitudes de la Via Mala, les lacs alpins et la verdure de leurs coteaux et même la cluse de la Verrerie à Bärschwiller. L'expédition Berna eut la chance d'aborder à l'île Jan Mayen, ce à quoi n'avait pu réussir, deux ans auparavant, le prince Napoléon, et le bonheur surtout d'y séjourner assez longtemps pour y recueillir des observations plus exactes que celles qu'on possédait jusqu'alors sur la nature de ses roches, sur sa faune, ses glaciers et sa température. De Jan Mayen, Berna se dirigea sur Reykiavick, « cette pauvre petite capitale de l'Islande, » comme l'appelait Gressly qui retrouvait dans ce pays si curieux, si bouleversé par les éruptions volcaniques, la plus frappante analogie avec les terrains sydérolitiques et les bolus de la vallée de Delémont.

Le retour fut aussi heureux que le départ, sauf que Gressly eut les pieds gelés, ce qui nécessita pour lui un séjour prolongé de quelques semaines en Ecosse. La première question qu'il me fit en me revoyant après une si longue absence fut celle-ci : « Que fait mon père ? » Le lendemain nous partions pour la Verrerie et l'on peut juger quelle fut la joie du vieillard !

Je n'ai pas tout dit sur le voyage au pôle nord et je ne puis m'empêcher de reproduire encore le récit de M. Vogt.

« Je suis tombé d'une tyrannie dans une autre, » disait Gressly en soupirant, un jour qu'il se promenait sur le pont

(1) Nous publions la plus importante de ces lettres à la suite de cette notice.

de notre bon vaisseau le *Joachimhinrich*, « l'un veut d'une manière et l'autre d'une autre ! Ici il faut me laver avant de rentrer à la maison, et à Neuchâtel on exigeait que je me lave pour sortir. »

« Mais c'était un fidèle et laborieux compagnon de voyage. Il était heureux lorsque, assis au milieu d'une multitude de boîtes et de caisses à cigarres, il pouvait examiner ses pierres, classer ses plantes desséchées, surprendre les allures des animaux marins. Comme une chatte son petit, il transportait de coin en coin « son établissement ; » il suspendait dans la chaloupe et à toutes les vergues des pots où il cultivait des baies dont il voulait naturaliser la plante dans les tourbières du Jura, et lorsqu'il ne pouvait sauver ses amours du balai, des matelots ou des exigences du service des voiles, il ramassait tout en un tas et le cachait dans sa cabine où il y avait de tout et où l'on ne pouvait rien trouver.

» Sur le vaisseau même il savait se livrer à ses habitudes démocratiques, et souvent il se déroba à notre société pour aller jouer aux dés avec le cuisinier, ou discourir avec les matelots et leur donner des explications scientifiques sur des choses dont ils n'avaient de leur vie entendu parler. »

L'année 1863 fut consacrée par Gressly aux études géologiques du tracé des chemins de fer jurassiens. L'aperçu général sur les formations jurassiques de notre contrée et sur les terrains tertiaires des vallées a été publié avec le rapport de la Direction des chemins de fer. Quant au travail de détail, il est terminé de Bienne à Courrendlin, et il serait bien à désirer que la Direction le publiât.

C'est une étude complète et détaillée de l'orographie des terrains jurassiques et tertiaires, contenant les données les plus précieuses sur la géognosie et l'hydrographie de toute la série si luxurieusement développée sur le parcours de toutes les lignes projetées.

Le Mont-Terrible et les combes oxfordiennes et kupériennes des Malettes et de la Combe qui seront traversés par le tunnel ont été l'objet de recherches scrupuleuses, dans lesquelles j'ai

eu le plaisir de l'accompagner. Toutes les notes sont prises, les profils et les coupes minutés dans ses carnets ; il ne reste plus qu'à les corroborer et rédiger le rapport. De ces observations minutieuses, il appert que le tunnel des Rangiers traversera des terrains identiques à ceux du Hauenstein, sans cependant, vu sa direction et son altitude, risquer d'entamer trop profondément les marnes et les schistes liasiques si dangereux, ni de détourner aucune source.

Je ne dois pas passer sous silence une expertise à laquelle il fut appelé à son retour du cap Nord par M. Kaiser, de Grelingue, afin de vérifier la provenance des sources du Belsmühle, au-dessous de Seewen, destinées à l'alimentation des fontaines de la ville de Bâle. Ayant dû l'accompagner dans cette excursion, j'assistai à la visite officielle des levées qui fut faite par la commission d'experts bâlois, qui comptait dans son sein des géologues et ingénieurs distingués, entre autres MM. Muller et Mérian. Gressly démontra à ces messieurs, jusqu'à l'évidence, que les sources dont il s'agissait proviennent du haut plateau de Hochwald, et, suivant les strates des roches astartiennes et coralliennes qui encadrent la combe, se réunissent en abondance au Belsmühle, et qu'elles ne peuvent être, comme on le prétendait, le produit des eaux du village de Seewen, qui viennent se perdre au-dessus, dans les empoissements de l'ancien lac de ce nom. Cette entreprise gigantesque, puisqu'elle coûtera près de 2 millions, doit donc sa réalisation à l'autorité de la science hydrographique de Gressly, et l'humble savant de la Verrerie aura par là un titre bien mérité à la reconnaissance de la ville de Bâle.

Il me reste à parler de l'époque la plus triste de la vie de mon pauvre ami, celle de l'année qui a précédé sa mort.

Il venait de terminer la campagne des Rangiers, où il avait été occupé plusieurs semaines avec l'ingénieur Schmid qui établissait les plans, les profils et topographie de la montagne que devait traverser le tunnel projeté. L'automne était déjà avancé et il aurait aimé passer l'hiver à Delémont, au milieu d'amis qui l'auraient encouragé, auprès du docteur Greppin

dont l'ascendant bienveillant l'eût conseillé et dirigé ; auprès de Kaiser, cet homme généreux dont l'hospitalité dévouée, l'amitié sincère ne se sont jamais démenties pendant tout le temps de sa terrible maladie; auprès de moi qui, comme Grep-pin, le connaissais à fond, l'aurait « forcé » au travail ; dans le voisinage de la famille Quiquerez toujours si prévenante pour lui..... et puis encore une autre personne à laquelle il pensait sur les bords enchantés de la Méditerranée, dans les profondeurs du tunnel des Loges, au milieu des glaciers et des moraines de Jan Mayen, dans les solitudes désolées où seuls les geisiers de l'Islande donnent un simulacre de vie à la nature désolée, au sommet des dômes oolitiques des chaînes du Jura, à Porrentruy, à St-Imier, à Delémont et jusqu'au fond de la cellule où il enfouissait son désespoir à la Waldau !...

Il n'en fut pas ainsi ; la Direction des chemins de fer l'appela à Berne où, pendant tout l'hiver, il ne fit rien ou peu de chose. Puis, tout-à-coup, au printemps il fut assailli par deux causes de chagrins bien poignants : lorsqu'il s'agit de régler son compte à Berne, il fut placé dans la catégorie des ingénieurs les moins payés et encore lui avait-on compté des quarts de journée !... Lui, qui espérait apporter à son vieux père un petit pécule, il arrivait les mains vides, et pour assister à l'enterrement du vieillard qui venait de mourir presque subitement à la Verrerie.

C'en était trop pour l'organisation de Gressly. Il arriva un jour, triste et morne, chez Kaiser, à Delémont, et n'en sortit plus que plusieurs mois après, lorsque cet ami fut convaincu que le dévouement et les soins les plus assidus ne suffisaient plus pour tirer le pauvre malade de sa noire mélancolie et qu'il fallait le remettre entre les mains de ceux qui ont la triste mission de guérir les plus malheureux d'entre les malheureux !

Je termine en citant Vogt une dernière fois :

« Les impressions de son jeune âge s'étaient profondément gravées dans son esprit. Libre penseur sous tous les rapports, Gressly était sujet à des réminiscences de pratiques auxquelles il avait été astreint par les jésuites. Alors il gémissait sur ses

péchés, le mauvais esprit l'assiégeait, des fantômes diaboliques figuraient, autour de son imagination frappée, le jugement dernier ; ces hallucinations étaient même assez fréquentes et nécessitaient quelquefois des soins médicaux.

« C'est ainsi, continue M. Vogt, que je le trouvai l'automne dernier à l'hôpital de la Waldau, à Berne. D'abord il me lança des regards effarouchés, comme s'il craignait que je vinsse pour le gronder ; mais lorsque j'eus amené la conversation sur le chapitre de la géologie, sur ses nouvelles études dans le Jura, sur le désir de notre ami commun Berna de l'avoir près de lui pour découvrir des sources dans une de ses campagnes, alors sa figure s'éclaircit, son œil brilla et bientôt il fut à son bureau, dessinant et donnant des explications sur les dispositions et la composition géologique des terrains de Büdesheim et des environs. Seulement alors je le questionnai sur sa maladie. « Ce sont des hallucinations, me dit-il, je le sais bien, ce sont des sottises qui dansent dans mon cerveau ; mais c'est plus fort que moi, et quand même je suis persuadé de la non existence de ces diables et de ces sorcières, je les vois tout de même et certainement je deviendrai une bête fossile des temps jurassiques, un ichtyosaure, et autre chose. »

» Son état donnait les meilleures espérances, une amélioration semblait se montrer, lorsque tout-à-coup, après une promenade, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. »

Nous avons perdu en lui un ami qui nous était bien cher et que nous regretterons toujours.

Il a dans le temps composé lui-même son épitaphe. Puisse-t-elle un jour être gravée dans le marbre de Soleure !

GRESSLIUS INTERIIT, LAPIDUM CONSUMPTUS AMORE,
UNDIQUE COLLECTIS NON FUIT HAUSTA FAMES ;
PONIMUS HOC SAXUM ; ME HERCLE, TOTUS OPERTUS
GRESSLIUS HOC SAXO NUNC SATIATUS ERIT.

Une lettre de Gressly.

Hammerfest, 8 août 1861.

Mes chers amis !

Je profite du temps pluvieux et calme, qui nous empêche de sortir du port de Hammerfest, pour terminer ma relation de notre voyage au Cap Nord. Nous sommes partis le 1^{er} de ce mois, à 5 heures du matin, de Hammerfest, par un temps très beau, légèrement nuageux, à la remorque du bateau à vapeur *Gler*, dont le capitaine nous a rendu gratuitement ce bon service. Sans lui, nous n'aurions pas pu atteindre la station de Gjesvaer, près du Nord-Cap, vents et courants nous étant totalement contraires, en venant du nord-est ; le câble qui nous relie au vapeur se casse même une fois en route, sans cependant donner lieu à un accident fâcheux, sinon un peu de retard. Nous mettons neuf heures pour traverser les Soroë-Custad, Havae et Marsoësunds, qui décroissent, en s'ouvrant sur la pleine mer, les diverses îles et presqu'îles de la terre ferme et de l'île plus importante de Mageroë, qui se termine par le Cap Nord, que l'on dit avoir usurpé sur deux autres points, le Kneivs-Kjieroddon à côté de lui, et sur le Nord-Kyn sur terre ferme, à l'est du Nord-Cap, le rang et la gloire de fournir la pointe la plus septentrionale de l'Europe ; mais la différence n'est pas bien appréciable dans ces rangées de caps à pics qui s'étendent dans la mer Glaciale toujours agitée et tourmentée, et terminent les plateaux onduleux de la Laponie, comme ceux du Jura bâlois et argovien, ou de l'Albe wurtembergeoise, ou ceux du Jura français voisins. Les couches de gneuss et de granit métamorphique plongent vers l'intérieur aussi bien stratifiées que celles de notre Jura ; de loin on croirait distinguer les différents étages de l'oolite et des lias par les bandes différemment colorées en blanc, rougeâtre, noir, etc. Les îles ne forment que des lambeaux détachés des plateaux déchirés du continent, et quelques-unes sont inaccessibles, ne formant que des pics à parois verticales et même surplombantes, étant rongés à leur base par l'océan, sans relâche depuis les éternités ! Il en est de même des côtes ; peu de points offrent des entailles d'où l'on puisse monter sur le plateau, situé à 800 à 1000 pieds au-dessus de la mer. Cependant, le 2 août, nous entreprenons l'ascension du Cap Nord. C'était le seul beau jour, un ciel pur, que nous avons attrapé par hasard, qui nous était réservé par le Ciel pour couronner notre voyage aux régions polaires, cadeau rarement accordé aux touristes. Eh bien ! nous commandions une de ces longues pirogues de pêcheurs norwégiens, aux extrémités fortement relevées et recourbées en becs, n'ayant qu'une seule grande voile quadrangulaire qu'il faut rebaisser et relever pour chaque changement de direction, opération assez longue et pénible. Ajoutez-y des rames

minces avec une aile étroite, ressemblant plutôt à des pelles de fourneau qu'à des rames, et vous avez votre pirogue avec laquelle les Norvégiens prétendent enfoncer les bateaux à vapeur. Après avoir attendu en vain toute la matinée, notre barque arrive avec 4 bateliers et les rames, et nous partons enfin à midi, ainsi que notre petit bateau à voiles, qui bientôt devance notre célèbre pirogue, à la surprise de nos pêcheurs, et arrive en bonne destination avant nous autres dans l'anse de rochers qui nous conduira du Tufjord par un ravin au plateau du Nord-Cap. Nous passons ainsi de Gjesvaer devant les îles de *Stappen*, prisms presque inabordables et habités par une immense quantité d'oiseaux marins. Nous dépassons ainsi encore une foule d'ilots et d'écueils noircis à la base par les tapis de fucus et blanchis en haut par les excréments des innombrables cormorans, goëlands, etc., et les caps Tunes et de Kneivs-Kjieroddon pour passer dans le Tufjord pour arriver au seul ravin praticable, situé au fond d'une anse de rochers déjà mentionnée. Nous y arrivons à une heure de l'après-midi et nous montons péniblement le long d'un petit ruisseau, tantôt sur un gazon touffu mais glissant et cachant des débris tranchants de granit, tantôt sur des avalanches dénudées à blocs roulants ou sur des tranches de schistes effeuillés aussi détestables que le reste. Tout cela rappelle les passages de nos hautes Alpes, la Meienvand, la Furka. Enfin nous gagnons le plateau collineux, où les couches, aussi nettement stratifiées que nos dolomies, marquent selon leur consistance des alternances de petites arêtes âpres, dénudées, et de combes étroites, humides, tourbeuses, remplies d'une végétation correspondante de renoncules, de trollius, d'ériophoron, de vaccinium et même d'une foule d'un champignon (*agaricus muscarius*) rouge au dessus, blanc au dessous, comme notre mort-à-mouche, mais sans racines. De temps en temps l'on voit briller de loin des taches et traînées blanc pur de neige, qui ne sont que du quartz pur en lambeaux, reste de couches ou de filons écroulés. Nous les confondions souvent avec les quelques taches rares de neige disséminées sur les sommets et pentes. Pendant que j'herborisais, mes compagnons se mettaient à la chasse d'une foule de riphuns ou gelinottes qui pirouettaient dans les tas de rocailles avec leurs poussins. On tirait souvent dessus mais presque sans résultat, c'est surprenant, mais tous les oiseaux du Nord paraissent être doués d'une vie excessivement tenace.

Grâce à leur plumage épais, on ne les attrape avec les grenailles que quand on les blesse à la tête. Combien de fois on les croyait raide morts et pouvoir les ramasser à la main, mais au moment de les prendre, ils s'échappaient en s'envolant ou à la mer en plongeant. Cependant trois belles gelinottes étaient le prix de cette chasse continuelle,

qui fournirent un rôti exquis. Avec des chiens d'arrêt l'on pourrait aisément s'en procurer par douzaine et ces gelinottes fournissent un article de commerce important pour Hambourg, l'Angleterre. Pendant l'hiver elles arrivent gelées par milliers. On les conserve aussi en plumes dans des tas de sel jusqu'en mai, sans qu'elles perdent, comme on nous l'assure, de leur qualité. Enfin, après de nombreux détours et circuits, pouvant à peine suivre de l'œil nos deux guides de race mêlée finnois-japons, qui, malgré leurs charges de provisions de bouche, marchent comme des rennes et nous devançant beaucoup à perte de vue derrière les collines et (?)..... de notre chasse, nous arrivons à 5 heures, en longeant de nombreux étangs d'eau douce ramassée dans les fiords, à la dernière terrasse d'où s'élance le Cap Nord sous forme d'une longue avale (ou oval?) rétrécie à son origine et élargie à son extrémité. Nous plongeons notre œil dans les abîmes de 800 à 1000 pieds, qui nous séparent de l'immense océan boréal dont nous n'entendons plus le mugissement et dont nous distinguons à peine le mouvement oscillatoire. Il reluit dans des rayons magiques du soleil qui le colorent de mille nuances. Des parties agitées et sombres contrastent avec les régions calmes, luisantes et reflétant les feux du ciel. C'était le même phénomène que sur nos lacs, mais sur une surface occupant les deux tiers et plus de notre horizon immense. Nous nous asseyons près du signal, composé d'un simple pieu de bois enclavé dans un tas de blocs de pierres amoncelées, portant une foule de noms, fixé au bord de l'extrême jointe de la paroi verticale immense qui se dresse à pic sur la mer et même surplombe. Des crevasses immenses et sombres la déchirent de tous côtés et le cap succombera à la fin à la lutte incessante des éléments. Quelques ruines indiquent la place d'une ou de deux huttes grossières, formées de dalles, qui abritaient probablement dans le temps les géomètres géographes, mais ne pouvaient plus donner aucun abri. Mais nous n'en avons aucun besoin, nous reposons très bien sur le sol composé de débris menus de rochers, parsemés çà et là de quelques jolis gazons de silène (acaulis) et de saxifraga et d'un salix dont la taille n'excédait pas la longueur du doigt. J'ai ramassé tout ce petit jardin dans mon mouchoir pour le faire figurer si possible sur une de nos tables. C'est là que nous faisons notre dîner le plus splendidement possible. Il se compose d'un jambon parfumé de Hambourg et d'une saucisse idem de Francfort, arrosés d'une bouteille de vin de Xérès, deux autres de bière (4 autres cassèrent en route), et enfin deux bouteilles de Champagne accompagnaient nos chants et nos souhaits pour la patrie éloignée et tout ce qu'elle renferme de bien et de beau dans son sein. Enfin, nous fixons et lions solidement une bouteille de Champagne vide au sommet du pieu, en y renfermant un billet portant notre adresse et une invi-

tation au premier visiteur futur. Nous jetons encore un coup d'œil sur l'Océan et nous plongeons au loin derrière une barrière de brume, qui enveloppe les îles du Spitzberg et de Boeren-Island et la Sibérie occidentale, situées à 80 milles allemands de nous au Nord. A 6 heures du soir, nous quittons le cap, et arrivons à 10 heures du soir à nos bateaux et à minuit au bord de notre vaisseau, après une marche de douze heures. En route, comme pour nous saluer avec ses derniers adieux, le Cap Nord nous surprenait avec une canonnade sublime. Nous oublions le Tuffjord, lorsque derrière nous, nous entendons un fracas saccadé et en y jetant nos yeux (*steteruntque comæ, vox faucibus hæsit*), nous voyons s'écrouler du sommet du cap Tunes dans les abîmes de l'Océan, une masse énorme, plusieurs mille tonnes de rochers depuis la hauteur de quelques 100 pieds. C'était le fracas d'une mine immense en explosion. Bientôt la mer rebondissait en sifflant et engloutissait la majeure partie de cette avalanche énorme ; des nuages épais se soulevaient comme par une canonnade de batteries entières et voilaient peu à peu toute la montagne et se répandaient par le fiord. J'en répons, bien des Anglais, qui passaient en vain parfois des semaines entières par ici pour voir le soleil de minuit caché par les brouillards, bisquerront d'apprendre notre fortune doublée d'un beau soleil et d'un sabbat aussi éclatant. Nous revenons donc à minuit à bord et le jour suivant (4 août) fut un jour de repos forcé tant par nos fatigues que par l'ouragan effréné qui tempêta jusqu'au lendemain. Le temps se calmant, on chassa encore l'après-midi sur les récifs des îles Stappen, et ce n'est que le 6, après-dinée, que nous pouvons repartir pour Hammerfest, par une belle brise qui nous mena en neuf heures dans cette ville extrême du Nord, où nous arrivons à 4 heures du matin suivant. En route nous avons repassé à peu près les mêmes terres, fiords, comme en allant au cap, nous nous étions égayés par les ébats de colonnes énormes de goëlands, etc., qui persécutaient des bancs de *Seyes*, espèce de morue, aussi immenses, en bataille réglée et de connivence avec huit barques de pêcheurs qui jetaient leurs filets, cependant sans le résultat espéré, car les poissons suivaient une marche contraire aux avis de leurs ennemis bimanés et chaque coup ne donnait pas plus d'une douzaine. Après, nous observons encore des fata morgana magnifiques et nous nous réveillons à Hammerfest. Nous resterons ici jusqu'à ce que le ciel nous permette de sortir de ce golfe tranquille, où nous respirons un air imbibé d'émanations d'huile de morue sans doute très saine, mais abominable pour nos nez délicats. A côté de cela, pluie et brouillard épais.

Nous sommes ennuyés de cela, malgré les visites des capitaine

russes à M. Herten et du *préfet-vicaire-apostolique Djunkowkoi*, converti russe, à la figure tongouse, un pêle-mêle original de toutes les opinions, qui voyage d'île en île entre le Groenland et la Norwége pour la foi catholique. En attendant, recevez nos derniers adieux depuis la Norwége. Nous sommes près d'aller en Islande par Jean Mayen, etc. Il ne faut que du bon vent, j'ai pensé déjà à votre recommandation à ramasser les graines des plantes utiles ; mais en général il n'y en a pas encore de mûres. Cependant je rapporterai quelques variétés cultivées, de seigle, etc., d'Archangel et de la Norwége. Je n'ai pas entendu parler d'un chêne particulier à ce pays, le seul arbre que j'aie vu de ce genre, était un buisson grimpant et accroché aux rochers de Stavanger. Les forêts que j'ai vues, ne m'ont pas paru mériter non plus leur renommée. Cependant l'on pourra s'adresser au jardin botanique de Christiania, qui échangera avec plaisir ses graines avec les nôtres. Cela sera beaucoup plus simple et plus sûr que les ramasses faites sans conséquence et sans connaissance par un voyageur par trop nomade comme moi pour le moment. J'ai fait la connaissance de plusieurs naturalistes norvégiens qui se prêteront bien volontiers à nous arranger diverses collections en échange de nos fossiles, etc., etc., comme surtout MM. Damilsen et Koren, à Bergen, et M. Normann, forestier à Tromsoë. Le peu que je pourrais rapporter n'aura pas d'autre valeur que celle de réminiscence, comme nos plantes séchées surtout. Les morses n'existent plus en Norwége et les phoques y sont peut-être plus rares qu'en Danemarck, aussi n'en avons-nous vu que de loin quelques exemplaires. De la glace n'existe que dans les glaciers, il n'y en a pas de trace. Aucune aurore boréale n'est venue briller encore sur un ciel hyperboréen. Nous espérons rencontrer toutes ces merveilles autour de Jean Mayen et d'Island, peut-être encore des glaces flottantes avec des blocs erratiques et quelques ours blancs égarés de Spitzberg. La plus grande journée de ma vie, c'est-à-dire du 5 juillet au 29, vient de se terminer. Nous avons le soleil de 1 1/2 h. du matin jusqu'à 10 1/2 du soir. Vos bonnes nouvelles m'ont singulièrement satisfait et je vous remercie de tout mon cœur, surtout pour les nouvelles de Bonanomi sur mon père, etc., à la Verrerie. M. Vogt nie d'avoir envoyé quelque chose au *Handels-Courier*. Il se peut que sa dame a mis quelques notions de ses lettres à la disposition du publiciste, mais je doute fort ce quolibet sur mon compte. J'en accuse plutôt M. Desor, qui aura amplifié mes petites observations sur le chapitre des Bergenèses (1) et Moldaises, qui cependant en général n'at-

(1) Femmes de Berghen et de Molda.

teignent pas la beauté et la fraîcheur des blondes Hambourgeoises. Mes amies en Suisse n'auront cependant pas à craindre la comparaison ; pour sûr ! Je vous prie donc de les saluer de mon cœur encore entier. Je n'ai pas destiné à la publication mes lettres à la hâte et sans ordre et ne formant qu'un pauvre petit journal, maigre et chétif. Vous choisirez dans ce ramassis ce qu'il vous plaira de faire connaître par votre feuille à nos compatriotes et amis. Je suis du reste très sensible au bon accueil que ces notions abrégées trouvent dans le public et je suis sensible aussi à l'amitié d'avoir envoyé des compliments aux diverses connaissances particulières. Je vous prie d'en envoyer aussi des échantillons à MM. les professeurs Lang et Allemann, à Soleure ; à M. Adolphe von Arx, notaire à Olten ; à M. Charles Lützel Schwab, à Rheinfeld ; M. Banza, conseiller à Liestal, etc. MM. les curés Cartier, à Oberbuchsitzen, et Bläsi, à Aarau, sans doute aussi à mon père, si cela ne vous donne pas trop d'embarras.

Je vous prie aussi d'envoyer le billet ci-joint à mon père, Xavier Gressly à la Verrerie de Laufon.

Je vous salue jusqu'à nouvel ordre, de tout mon cœur, et tous nos amis et amies.

Hammerfest, 8 août 1861.

Votre dévoué,
A. GRESSLY.

P.-S. Nous nous portons tous à merveille.

